

Libretto

HONORÉ D'URFÉ

L'ASTRÉE

roman

Extraits choisis et présentés par
GÉRARD GENETTE

libretto

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-314-7

PRÉFACE

LE SERPENT DANS LA BERGERIE

Vue de France – et de cette France classique qui se survit, au moins, jusqu’à l’époque des premières lectures de Jean-Jacques – *L’Astrée* est une origine. Au lendemain des guerres de religion, dans l’aube fragile du XVII^e siècle (la première partie paraît en 1607), ce roman pastoral – le premier grand roman français depuis le Moyen Âge – inaugure une tradition, on dirait presque une civilisation de l’amour, de l’héroïsme et de l’élégance : à la scène (plusieurs dizaines de pièces tirées de *L’Astrée* jusqu’en 1650), à la Cour et à la ville (où *L’Astrée* fut, pendant plus d’un demi-siècle, le bréviaire des sentiments et des bonnes manières), et jusqu’en pleine révolution : au début de la Fronde, devant le spectacle des insurgés rassemblés à l’Hôtel de Ville, Noirmoutiers se penche vers le coadjuteur et lui dit : « Je m’imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly. – Vous avez raison, lui répondis-je ; Mme de Longueville est aussi belle que Galathée. Mais Marcillac n’est pas aussi honnête homme que Lindamor. » Pour ne rien dire du romanesque lui-même, où la postérité de *L’Astrée*, de Gomberville en Scudéry, resurgit dans *La Nouvelle Héloïse* avant de s’épanouir dans *Leuwen* et dans *La Chartreuse*.

Pourtant, *L’Astrée* est aussi héritière, et d’un héritage plus imposant encore. De l’*Arcadia* de Sannazzaro (1502) à la *Galatea* de Cervantès (1585) en passant par la *Diana* de Montemayor (1582), toute la tradition pastorale. De *Tristan*

aux *Amadis*, toute la lignée courtoise, et toute la chevalerie. Et l'Arioste, et le Tasse. Et par-delà le Moyen Âge, Héliodore et Longus, et les bergers de Virgile, et les bouviers de Théocrite. Tout le romanesque dont fut capable l'Occident païen, chrétien, humaniste et baroque. Un singulier mariage de nymphes et de chevaliers, de houlette et de Graal, de Table ronde et d'Arcadie : le roi Arthur chez le dieu Pan.

S'il existe une histoire du roman, non pas seulement comme « genre littéraire », mais comme sentiment et forme de l'existence, *L'Astrée* est dans cette histoire l'œuvre-clef, le moment capital : l'étroit goulet par où tout l'ancien se déverse, se renverse dans tout le moderne. Et si l'on veut que ce sentiment et cette forme n'aient pas d'histoire, et que le romanesque soit une donnée fondamentale, intemporelle de la réalité humaine, alors il n'y a qu'un roman, qui est tous les romans : et ce roman des romans, c'est *L'Astrée*.

*

« Nous sommes dans le Forez... sur les bords doucereux du Lignon, cette galante rivière qui roule des flots de petit-lait ; c'est un charmant pays que celui-là, et que je regrette fort pour ma part. Les arbres y ont des feuillages en chenille de soie vert pomme ; les herbes y sont en émail, et les fleurs en porcelaine de la Chine ; du milieu des buissons bien peignés, de grandes roses, grosses comme des choux, vous sourient amicalement de leurs lèvres purpurines, et vous laissent lire leurs innocentes pensées au fond de leur cœur écarlate. Des nuages en ouate bien cardée flottent moelleusement sur le taffetas bleu du ciel ; des petits ruisseaux, faits des larmes des amants, se promènent, avec un gazouillis élégiaque, sur un fond de poudre d'or ; de jeunes zéphyr agitent doucement leurs ailes en guise d'éventail, et répandent en l'air une fraîcheur délicieuse ; les échos y sont fort ingénieux et les mieux appris du monde ; ils

ont toujours à répondre quelque assonance réjouissante aux stances qu'on leur adresse, et ne manquent jamais de répliquer à l'amant qui leur demande si sa maîtresse est sensible aux tourments qu'il endure – dure. Car dans ce pays fabuleux, la rime naturelle de maîtresse est tigresse. – D'adorables petits agneaux crêpés et poudrés, avec un ruban rose et une clochette d'argent au cou, bondissent en cadence et exécutent le menuet au son des musettes et des pipeaux. Les bergers ont des souliers à talons hauts, ornés de rosettes prodigieuses, un tonnelet avec des passequilles, et des rubans partout ; les bergères étalent sur le gazon une jupe de satin relevée de nœuds et de guirlandes. Quant aux loups, ils se tiennent discrètement à l'écart et ne font guère paraître le bout de leur museau noir hors de la coulisse que pour donner à Céladon l'occasion de sauver la divine Astrée. Cette heureuse région est située entre le royaume de Tendre et le pays de Cocagne, et depuis bien longtemps l'on a oublié le chemin qui y conduit. – C'est dommage ! j'aurais bien voulu l'aller voir.»

C'est ainsi que Théophile Gautier, plus de deux siècles après, et non sans en forcer, mais avec la plus exquise connivence, le caractère factice, retrouvait le décor des aventures de Céladon. Rousseau, entre-temps, avait renoncé au pèlerinage dans la crainte – d'ailleurs sans fondement – de trouver en Forez plus de forgerons et de taillandiers que de Dianes et de Silvandres. À vrai dire, le « lieu » de *L'Astrée* (comme diront les théoriciens du théâtre classique) est à double entente. Il y a un espace extérieur et *rapporté*, qui est celui où se situent les innombrables « histoires » brochées sur l'action principale, et dont les limites, virtuellement, sont celles du monde accessible ; il y a un lieu réel, celui où l'on vient raconter ces histoires, et où vivent, meurent et ressuscitent les protagonistes. Ce lieu, on le sait, c'est le Forez, ou plus précisément la plaine du Forez, entre Rhône et Auvergne : la vallée du Lignon, pays natal d'Honoré d'Urfé : « Nous devons cela au lieu de notre

naissance et de notre demeure, de le rendre le plus honoré et renommé qu'il nous est possible.» De cette familiarité naîtront quelques paysages dont la précision et le naturel tranchent sur les conventions de l'arcadisme traditionnel : «Mont-Verdun est un grand rocher qui s'élève en pointe de diamant au milieu de la plaine du côté de Montbrison, entre la rivière de Lignon, et la montagne d'Isoure. Que s'il était un peu plus à main droite du côté de Laigneu, les trois pointes de Marcilly, d'Isoure et de Mont-Verdun feraient un triangle parfait.» Pourtant, le Forez astréen n'est pas essentiellement un paysage vécu, c'est un lieu symbolique et privilégié, et plus encore qu'une Arcadie : un véritable Éden pastoral.

Géographiquement, il s'agit d'une plaine ceinte de montagnes de toutes parts, «comme d'une forte muraille». Plaine fertile, d'un climat parfaitement tempéré, d'un site harmonieusement «composé», arrosée par des rivières et des ruisseaux «doux et paisibles». Ses habitants y vivent – ou du moins y vivraient, sans la «tyrannie de l'Amour» – dans le «contentement du premier siècle», c'est-à-dire de l'âge d'or. Cette clôture, cette harmonie, cette perfection, ce contentement paradisiaque désignent bien moins, sans doute, un pays natal qu'une patrie de rêve. À l'époque où se situe l'action (v^e siècle après Jésus-Christ), le Forez est un royaume pacifique, miraculeusement isolé des guerres et invasions de toutes sortes qui font rage alentour et dans toute la Gaule. Au cours de la quatrième partie (autant dire du quatrième acte), une révolte éclatera bien, conduite par l'ambitieux Polémas, au nom symbolique, révolte suivie d'un siège et de divers engagements, mais cette péripétie dramatique ne fait qu'accentuer par contraste le privilège irénique dont jouit ordinairement le royaume de Forez.

Les troubles de la guerre ainsi évacués, reste à circonscrire le plus étroitement possible le poids des responsabilités et des intrigues politiques : le monde de la puissance et de l'ambi-

tion. À ce dessein répond une délicate hiérarchie où la dignité romanesque est en raison inverse du prestige social (la société pastorale est en cela l'image renversée du monde tragique, où la Grandeur et le Destin ont systématiquement partie liée). À la tête du royaume, dans sa capitale Marcilly, la reine Amasis et sa fille la «nymphé» (princesse) Galathée, entourées d'une cour policée et turbulente. Au-dessous, une noblesse de chevaliers et un clergé de druides et de vestales dont le chef, le grand druide Adamas, est l'autorité morale suprême du pays. En bas, le peuple des bergers et des bergères, qui est le véritable héros du roman. Ces bergers ne sont pourtant pas roturiers : ce sont d'anciens nobles qui ont choisi un jour, «d'un mutuel consentement», de renoncer à toute ambition et de «s'acheter par cette douce vie un honnête repos». Ils ne sont bergers que pour n'être pas courtisans ou chevaliers, exemptés, par la grâce oisive de cette condition, des tourments du métier comme des soucis des affaires. Comme le dit bien M. Ehrmann¹ «ce n'est pas un état civil, c'est un état métaphysique». Ni riches ni pauvres, ni serfs ni seigneurs, ils pratiquent, si l'on peut dire, un degré zéro de l'existence sociale, qui les laisse entièrement vacants et disponibles pour d'autres occupations et d'autres «tyrannies». Au royaume d'Amasis, ils sont privilégiés parmi les privilégiés, et leur bonheur superlatif exerce sur les nymphes et les chevaliers une véritable fascination. «Vous êtes plus heureux que nous», dit Silvie, et Léonide finira par quitter la Cour pour venir partager leurs joies.

Le Forez astréen est donc le lieu d'une utopie progressive et concentrique : au cœur d'un monde en guerre, un royaume paisible ; au cœur de ce royaume paisible, une retraite édénique. Un asile, et aussi un pèlerinage : en effet, au centre (inaccessible) du royaume utopique se trouve un sanctuaire

1. Jacques Ehrmann : *Un paradis désespéré : l'amour et l'illusion dans L'Astrée*, Paris, 1963.

de l'Amour, où une source enchantée, la Fontaine de la Vérité d'Amour, exerce un singulier pouvoir de divination : « par la force des enchantements l'amant qui s'y regardait, voyait celle qu'il aimait : que s'il était aimé d'elle, il s'y voyait auprès, que si de fortune elle en aimait un autre, l'autre y était représenté et non pas lui ». À cause des conséquences fâcheuses de ces révélations indiscretes et trop infaillibles, la fontaine magique est maintenant gardée par des lions et des licornes, et protégée par divers enchantements, mais elle continue d'attirer les amants curieux de la vérité de leur cœur et du succès de leurs feux, d'autant qu'un oracle affirme qu'elle doit redevenir accessible le jour où l'amant et l'amante les plus accomplis seront venus se sacrifier devant elle. Ainsi le sanctuaire est-il au centre non seulement de la curiosité, mais de tout un concours de perfection amoureuse, et sa présence fait du pays de Lignon la capitale universelle de l'Amour, une sorte de Panégyrie perpétuelle où les amants du monde entier viennent tenter leur chance, conter leurs fortunes et leurs infortunes au public le plus éclairé, soumettre leurs différends au tribunal le plus compétent, consulter les prêtres les mieux disposés, les dieux les plus favorables.

La théologie astréenne est en effet des plus complexes, mais il faut y distinguer un culte officiel et une religion profonde. Le culte officiel, c'est le druidisme celtique mêlé d'influences gréco-latines apportées par les Romains : le dieu unique est Teutatès, également honoré dans ses hypostases Hésus, Tharamis et Bélénus, que l'on peut identifier à Mars, Jupiter et Apollon. Le culte de Vénus voisine avec la cueillette du gui sacré, les vestales coopèrent avec les druides et les druidesses, les bardes et les vacies. Mais ces détails empruntés aux *Antiquités et histoires gauloises et françaises* du président Fauchet¹

1. Source attestée par Maurice Magendie : *L'Astrée d'Honoré d'Urfé*, Paris, 1919.

n'ont qu'une valeur historique et pittoresque : la véritable religion de *L'Astrée*, c'est l'amour, et sa théologie profonde, c'est la mystique néoplatonicienne de la Beauté. Comme le druide Adamas l'explique à Céladon, « toute beauté procède de cette souveraine bonté que nous appelons Dieu, et c'est un rayon qui s'élançe de lui sur toutes les choses créées ». L'amour est désir de beauté, donc de bonté ; tout amour est donc inspiré par Dieu, et il répond d'autant mieux à cette inspiration qu'il s'attache aux créations les plus proches du Créateur, qu'il s'épure en visant l'âme de préférence au corps, ou du moins l'âme à travers le corps. L'amour physique est donc un degré vers l'amour divin. Les âmes jadis unies en Dieu aspirent à se rejoindre, le désir est une *aimantation* qui les pousse l'une vers l'autre, et leur fusion est un retour à l'unité première. Ces théories se retrouvent dans les *Épîtres morales* publiées par d'Urfé de 1595 à 1608. Elles expriment assurément une philosophie qui lui est chère, sinon propre : elle vient tout droit des Traités d'Amour italiens du XVI^e siècle, de Bembo, de Baldassare Castiglione, de Léon Hébreu¹ ; elle rejoint aussi, de sainte Thérèse à saint François de Sales (ami très proche d'Honoré d'Urfé), une forme de sensibilité religieuse caractéristique de l'époque, et qui se survivra, malgré Port-Royal et Bossuet, jusqu'au quiétisme de Fénelon : religiosité diffuse où tendent à se confondre, ou tout au moins à se rapprocher comme autant de variantes d'une même inspiration les mille nuances de l'amour et de la dévotion. Cette suave nuance de l'humanisme chrétien qui élève l'âme en flattant les sens, c'est ce qu'on pourrait nommer l'*érotisme dévot*. D'où ce chassé-croisé typique du climat affectif de *L'Astrée*, où la religion se fait presque galante, où la passion s'enveloppe volontiers, pour citer le chanoine Reure, biographe de

1. Cf. Antoine Adam : *La théorie mystique de l'amour dans L'Astrée et ses sources italiennes*, Revue d'histoire de la philosophie, 1937.

l'auteur, « de formes liturgiques : Céladon élève un temple à sa déesse Astrée, il lui adresse pieusement ses oraisons, et résume son culte dans des formules hiératiques qu'il appelle les Douze Tables des Lois d'Amour¹ ».

Car s'il y a une religion de l'amour, et un culte de l'être aimé, avec son rituel, ses oraisons, ses cantiques, ses sacrements, ses vœux, ses dévotions particulières, ses fétichismes, ses hérétiques et même ses incroyants, il y a aussi, sous une forme plus séculière, un code de l'Amour parfait. Les principes de ce code sont bien connus : ce sont, à quelques nuances près, ceux de l'amour courtois. La femme étant, de par sa beauté et sa vertu, un être supérieur, intermédiaire entre l'homme et Dieu, on appelle Amour le sentiment qu'elle inspire à l'homme et le « service » absolu par lequel s'exprime ce sentiment. L'amant doit tout à l'aimée, y compris sa vie, et il va de soi qu'il ne respire que par sa permission expresse, et que son devoir le plus élémentaire est d'obéir sans retard à un éventuel arrêt de mort, quitte à le provoquer pour le plaisir (ou du moins la gloire) de s'y soumettre. Aimer, dit Silvandre, « c'est mourir en soi, pour revivre en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agréable à la chose aimée, et bref, c'est une volonté de se transformer, s'il se peut entièrement en elle ». L'amour urféen, c'est cette aliénation sans réserve de l'amant à l'aimée, dont le sacrifice suprême est non seulement la preuve nécessaire, mais l'expression la plus adéquate, et à vrai dire la seule adéquate. C'est pourquoi le roman des amours d'Astrée et Céladon *commence* par le suicide de Céladon. Suicide manqué, bien sûr, mais d'une certaine manière accompli, puisque Céladon, sauvé malgré lui, devra se muer en Alexis pour se survivre, et ne redeviendra Céladon que sur l'ordre d'Astrée. Cette petite ruse était bien le moins que d'Urfé devait à son roman, mais nous en rencontrerons bien d'autres.

1. Chanoine Reure : *La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*, Paris, 1910.

À cette dévotion amoureuse, la femme aimée peut répondre par un refus pur et simple (soit par vertu dédaigneuse, soit parce qu'elle aime ailleurs), par l'incrédulité (un tel quiproquo suspendra pendant quelque cinq mille pages les amours de Diane et Silvandre), ou par un acquiescement comparable au *numen* d'acceptation des dieux romains : en principe, ses faveurs s'arrêtent à cette extrémité, qui consiste à écouter avec bienveillance force madrigaux et infinis développements, voire agréer quelque billet en prose ou en vers. La moindre faute est irrémissible : difficile à conquérir, la bergère est facile à perdre. Quant à l'accomplissement de l'amour consenti, il est rejeté vers cette limite asymptotique dont la promesse marque les dénouements, et qui se nomme le mariage ; ici réside la principale différence entre le code pastoral et le code courtois, qui n'admettait guère l'amour que hors mariage, dans un adultère plus ou moins sublimé.

Tels sont les principes. Comme tous les codes, celui-ci tolère des exceptions en tant qu'elles confirment la règle, admet des infractions pour se manifester en les réprimant, et surtout il ferme les yeux sur les fraudes habilement déguisées. Exception : Hylas le séducteur chauve et inconstant, sceptique en religion, libre-penseur de l'amour, dont les aventures et les paradoxes épicuriens égayaient la compagnie et donnent à Silvandre, théoricien de l'Amour parfait, l'occasion de réfutations triomphantes ; il finira d'ailleurs par rentrer dans le rang : il épousera une coquette, et cette double conversion établira définitivement le règne exclusif de l'amour constant. Infractions légères : l'amour de Galathée, puis de Léonide pour Céladon, qui seront rachetés par la souffrance et le sacrifice avant d'être enfin surmontés. Infractions graves : la trahison de Sémire, la révolte de Polémas, toutes deux punies de mort. Fraudes... mais toute l'action principale, les amours d'Astrée et Céladon, n'est que l'histoire d'une fraude subtilement ménagée, hypocritement exploitée, perversément prolongée

pendant cinq mille pages : nous allons le voir. Le statut des diverses tolérances n'est donc pas homogène : exceptions permises et infractions punies sont au service du code, dont elles rehaussent la force et l'éclat ; la fraude, elle, n'est pas au service du code, on dirait tout au contraire que le code n'existe que pour engendrer la fraude. Ce qui confirmerait la valeur privilégiée de l'intrigue centrale (souvent contestée par les commentateurs) par sa fonction culminante dans le système : tant de couples, tant d'aventures pour établir et constituer une règle, laquelle à son tour n'existerait que pour être douloureusement subie, et voluptueusement tournée par le couple principal. Le romanesque, chacun sait cela, c'est la passion triomphant (le plus tard possible) des obstacles. Sans obstacles, pas de roman (et à vrai dire, pas de passion). Une fois éliminés les rivaux (et rivales) et l'hostilité parentale, l'obstacle, ici, c'est le code. Mais parler de romanesque et de passion, c'est risquer d'affadir la vérité : la vraie formule de *L'Astrée*, c'est la vertu au service du plaisir.

L'Astrée s'est acquis au cours des siècles une douceuse réputation de roman pour jeunes filles. C'en est un sans doute, mais non dans le sens vertueux du terme. Certes, les commentateurs n'ont jamais manqué de signaler quelques pages un peu libres, quelques situations délicates qui inquiétaient déjà le scrupuleux Camus, évêque de Belley ; mais l'usage est d'en rejeter la honte sur les épisodes accessoires et les personnages secondaires. Elles ne sont pourtant pas absentes de l'intrigue principale, qui est en vérité le plus long et le plus aimable *suspense érotique* de toute la littérature universelle. Il est assez difficile d'imaginer ce qu'éprouvaient à cette lecture les belles vertus du Grand Siècle, mais la valeur de ces pages ne peut guère échapper aux lecteurs modernes, un peu sensibilisés à ces choses, on veut le croire, par un demi-siècle de rééducation freudienne. Les amours d'Astrée et Céladon s'ouvrent (chronologiquement) sur une scène où Céladon, âgé de quatorze

ou quinze ans (Astrée en a douze ou treize), s'introduit sous un habit de bergère dans une étrange cérémonie druidique où trois jeunes filles figurant Vénus, Minerve et Junon, « nues, hormis un faible linge, qui les couvre de la ceinture jusqu'au près du genou », se soumettent au jugement d'une quatrième qui tient le rôle de Pâris. La quatrième en l'occurrence sera Céladon déguisé, et Vénus sera évidemment Astrée. Celle-ci, agitée ou non d'un pressentiment de la vérité, retarde aussi longtemps que possible le moment de se dépouiller. « Mon Dieu ! quand je m'en souviens, je meurs encore de honte : j'avais les cheveux épars, qui me couvraient presque toute, sur lesquels pour tout ornement je n'avais que la guirlande que le jour auparavant il m'avait donnée. Quand les autres furent retirées, et qu'il me vit en cet état auprès de lui, je pris bien garde qu'il changea deux ou trois fois de couleur, mais je n'en eusse jamais soupçonné la cause ; de mon côté la honte m'avait teint la joue d'une si vive couleur, qu'il m'a juré depuis ne m'avoir jamais vue si belle, et eût bien voulu qu'il lui eût été permis de demeurer tout le jour en cette contemplation. » Ensuite, Céladon révèle son identité véritable en protestant de son amour et en rappelant à quel châtement il s'est exposé pour parvenir à cette fin. « Jugez, sage Diane, quelle je devins lors ; car Amour me défendait de venger ma pudicité, et toutefois la honte m'animait contre l'amour. » Débat cornélien, sans doute, avant la lettre. Quoiqu'il en soit, Astrée recevra la pomme de Pâris, et avec elle le baiser rituel : « Mais je vous assure, que quand jusqu'alors je ne l'eusse point reconnu, j'eusse bien découvert que c'était un berger, car ce n'était point un baiser de fille. » Pour treize ans, la nuance est assez fine, et nous verrons qu'elle tend à s'émousser (ou à se pervertir) avec les années. Telles sont donc les enfances de Céladon. Ce travesti, cette semi-nudité, ces caresses voilées, ces intimités ambiguës, ce baiser qui n'est point de fille, mais qui s'en donne l'air et en évoque le

charme par surcroît, c'est déjà toute l'érotique astréenne, telle qu'elle s'épanouira par la suite. Il faut à Céladon beaucoup de repentir, et à Astrée beaucoup de débats intérieurs pour réparer cette entorse au code, et quelques autres consécutives, et toujours aussi jésuitiques : baisers volés dans le sommeil, quiproquos de caresses, etc. Après le malentendu qui entraîne la disgrâce, puis le pseudo-suicide de Céladon, la destinée de celui-ci prend un tour singulier. D'abord séquestré au château d'Isoure, chez la princesse Galathée qui l'a sauvé des eaux et qui s'est éprise de lui, tout comme sa suivante Léonide, souffrant des suites de sa noyade, il restera de longs jours alité, et toujours entouré de nymphes gracieuses qui se disputent son cœur et pour le moins sa ruelle. Évadé grâce à la complicité de Léonide, il fera une vertueuse retraite dans une caverne sur les bords du Lignon, vivant de cresson et de larmes, décidé à mourir puisque Astrée ne veut plus le voir. Mais le bon druide veille : Céladon passera pour sa fille Alexis, druidesse novice au couvent de Dreux, et sous ce déguisement il reviendra parmi les siens et les siennes. Ici encore, il faut toutes les ressources de la casuistique pour faire admettre à Céladon (et au lecteur) qu'en paraissant aux yeux d'Astrée sous les traits d'Alexis il ne désobéira pas à son ordre d'exil. Pendant plusieurs semaines, Céladon-Alexis, et Astrée qui croit Céladon mort mais le retrouve avec un trouble ambigu sous les traits de ce qu'elle croit être Alexis, vont vivre, parmi quelques autres bergères et nymphes dont la beauté accessoire ne nuit pas au charme de l'aventure, un amour fort bien travesti, mais fort mal sublimé. Sous ses habits de druidesse, Céladon poursuit ici sa destinée privilégiée, qui est de vivre à peu près continuellement enfermé dans une chambre avec deux ou trois jeunes filles belles comme le jour et toujours dévêtues (nous sommes en plein été), dont une, justement celle qu'il aime, et précisément la plus belle, lui voue une de ces amitiés de bergère à druidesse comme peu de bergers

ont rêvé d'en connaître, même sous la bure et sous un nom d'emprunt. Ce ne sont que petits couchers, petits levers, petits réveils au clair de lune, gracieuses insomnies, échanges de nymphes dans des lits surpeuplés, déshabillages, rhabillages, caresses, baisers incessants, étreintes interminables... « Qui pourrait se représenter le contentement de cette feinte druide, ni son extrême transport ? Il faudrait quelquefois s'être trouvé en un semblable accident, mais on le peut juger en partie en ce qu'il s'en fallut fort peu qu'elle ne donnât connaissance de ce qu'elle était [...] et n'eût été que sur le point de ses plus grandes caresses, Phillis vint heurter à la porte, je ne sais à quoi ce transport l'eût pu porter. » On se le demande encore, mais on devine aisément quelle honte s'emparera d'Astrée quand elle apprendra ce qu'elle a pu ignorer (par quel miracle ?) si longtemps : l'identité, et par conséquent le sexe de sa chère druide. Car jusque-là, explique pieusement d'Urfé, elle n'y voyait aucun mal « la croyant être fille ». Il faudra encore quelques fausses morts pour expier ces moments trop doux, des enchantements, des résurrections, des oracles en cascade pour démêler cette pelote confuse de bergers et de bergères, et la répartir en couples raisonnables selon les lois de la nature et les règles du mariage : c'est bien là, ou jamais, ce qu'on appelle un *dénouement*.

Il y a donc dans *L'Astrée* une contradiction très sensible entre un idéal spirituel cent fois proclamé qui vise à la sublimation totale de l'instinct amoureux, et une conduite réelle, au moins chez le couple principal, qui semble traiter cet idéal comme un obstacle aux satisfactions immédiates du désir, comme un prétexte aux travestissements les plus subtils et aux variations les plus complaisantes de ce désir, et donc comme un instrument non de perfection spirituelle, mais de raffinement érotique. Céladon est bien l'amant le plus fidèle, Astrée l'amante la plus parfaite, mais on ne peut pas sérieusement considérer leur aventure comme un effort

pour dépasser leur désir, ou, selon l'expression de Jacques Ehrmann, « un immense rite qui consisterait à repousser tellement loin l'érotisme des corps qu'il ne se manifesterait plus que par son absence¹ ». En vérité, ce mouvement de l'*érotisme des corps* à l'*érotisme des cœurs* peut être attribué, à la rigueur, à Diane et Silvandre, à qui d'ailleurs il ne semble pas coûter cher, car ils se situent d'emblée au plan du cœur et de l'esprit. Mais Céladon et Astrée donnent l'exemple – et cela, nous l'avons vu, dès l'enfance – d'un des amours physiques les plus chimiquement purs de toute la littérature romanesque. Certes, Céladon élève un temple à Astrée, grave des poèmes sur des troncs d'arbres, soupire et languit en exil, certes Astrée accomplit de son côté tous les rites de la bergère dédaigneuse, mais quand ces deux amants sont en présence, on ne peut guère douter de la nature de leur amour ni du sens de leurs efforts. Et alors, que dire d'un roman spiritualiste dont les deux héros ne cessent de démentir le spiritualisme? Toute *L'Astrée* est pourtant dans ce paradoxe, qui devrait intéresser la psychanalyse.

Cette intrusion d'Éros dans la pastorale ne semble pas conforme aux traditions de l'arcadisme. On trouverait difficilement de semblables nuances dans Sannazzaro ou Montemayor. Faut-il voir dans cette innovation la trace indélébile de l'esprit « gaulois », la résurgence aggravée de certaines tendances du complexe courtois, ou au contraire l'influence d'un Boccace ou d'un Arétin? Peu importe, sans doute. Mais il se pourrait bien, en tout cas, que d'Urfé nous ait donné dans ce roman, et sans le vouloir, à la fois le plus brillant exposé des théories de l'amour spirituel, et leur plus flagrant démenti en action : le mythe romanesque et son idéologie la plus élaborée – et sa réfutation par ce qu'on pourrait appeler, en style pseudo-marxiste, la « mise à nu des infrastructures ».

1. Jacques Ehrmann, *op. cit.*

Ainsi *L'Astrée* renfermerait ensemble, et en toute innocence, un roman et son antiroman, le Pur Amour avec sa libido : le serpent dans la bergerie.

*

Les cinq mille pages de *L'Astrée* sont divisées en cinq parties, qui correspondent aux cinq actes d'une tragi-comédie pastorale, et le souci d'Honoré d'Urfé était évidemment d'organiser ce roman selon les règles de la composition dramatique. L'unité de lieu est donnée par le cadre forézien ; la durée est assez resserrée pour une action romanesque : cinq ou six mois, de la fonte des neiges à la chute des feuilles, séparent le dénouement du saut de Céladon. L'unité d'action est assurée par les amours d'Astrée et Céladon, si l'on considère comme épisodiques les actions rapportées, qui tiennent à vrai dire beaucoup plus de place que l'action principale : il y a là un désaccord assez sensible entre la technique dramatique et celle du roman à tiroirs dans la manière espagnole. Encore faut-il ajouter que cette action principale est flanquée d'une seconde presque aussi importante et très étroitement liée à elle : les amours de Diane et Silvandre. La publication de cette œuvre immense et complexe s'est étalée sur vingt années, de 1607 à 1627. Entre-temps, d'Urfé était mort (en juin 1625) en laissant son œuvre inachevée. Son secrétaire Baro publia la quatrième partie et se chargea d'achever la cinquième d'après les indications laissées par son maître. Mais un autre homme de lettres, Borstel de Gaubertin, avait à peine attendu la mort de d'Urfé pour publier une autre suite, d'ailleurs incomplète, qu'il affirma être la seule authentique. Le dénouement de Baro, plus romanesque et plus chargé de merveilleux, fut adopté d'emblée par le public, et l'on ne saurait revenir sur ce choix. Mais il faut noter que cette curieuse affaire n'a jamais été éclaircie : que *L'Astrée* reste en

partie au moins une œuvre apocryphe et contestée, ce n'est pas, à nos yeux, le moindre de ses charmes.

Il n'était évidemment pas possible de présenter ici au public moderne l'intégralité de ce monstre. Abréger *L'Astrée* est une coutume qui a ses titres, puisqu'elle remonte à la fin du XVII^e siècle. Tout choix étant arbitraire, on s'est arrêté à conserver ce qui offre le plus de cohérence et de continuité (et peut-être, on l'a vu, de signification) : les amours d'Astrée et Céladon. On en trouvera ici le texte à peu près intégral, tel qu'il se disperse entre cent épisodes de la première à la dernière page. Les indications indispensables à l'intelligence de ces extraits sont données dans des notes et des raccords qu'on a voulu aussi discrets que possible. Le texte de *L'Astrée* est emprunté à l'édition Vaganay, publiée à Lyon de 1925 à 1928, dont on s'est borné à moderniser l'orthographe et la ponctuation. La division en livres (douze par partie), qui n'avait plus de sens pour ces extraits, a été supprimée.

GÉRARD GENETTE

PREMIÈRE PARTIE

Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules, car étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins et arrosée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ni orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux en divers lieux la vont baignant de leurs claires ondes, mais l'un des plus beaux est Lignon, qui vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmasel, jusqu'à Feurs, où Loire le recevant, et lui faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan.

Or sur les bords de ces délectables rivières on a vu de tout temps quantité de bergers, qui pour la bonté de l'air, la fertilité du rivage et leur douceur naturelle, vivent avec autant de bonne fortune, qu'ils reconnaissent peu la fortune. Et crois qu'ils n'eussent dû envier le contentement du premier siècle, si Amour leur eût aussi bien permis de conserver leur félicité, que le Ciel leur en avait été véritablement prodigue.

Mais endormis en leur repos ils se soumièrent à ce flatteur, qui tôt après changea son autorité en tyrannie.

Céladon fut un de ceux qui plus vivement la ressentirent, tellement épris des perfections d'Astrée, que la haine de leurs parents ne put l'empêcher de se perdre entièrement en elle. Il est vrai que si en la perte de soi-même on peut faire quelque acquisition, dont on se doive contenter, il se peut dire heureux de s'être perdu si à propos, pour gagner la bonne volonté de la belle Astrée, qui assurée de son amitié, ne voulut que l'ingratitude en fût le paiement, mais plutôt une réciproque affection avec laquelle elle recevait son amitié et ses services. De sorte que si l'on vit depuis quelques changements entre eux, il faut croire que le Ciel le permit, seulement pour faire paraître que rien n'est constant que l'inconstance, durable même en son changement. Car ayant vécu bienheureux l'espace de trois ans, lorsque moins ils craignaient le fâcheux accident qui leur arriva, ils se virent poussés par la trahison de Sémire¹ aux plus profondes infortunes de l'amour; d'autant que Céladon, désireux de cacher son affection pour décevoir l'importunité de leurs parents, qui d'une haine entre eux vieille interrompaient par toutes sortes d'artifices leurs desseins amoureux, s'efforçait de montrer que la recherche qu'il faisait de cette bergère était plutôt commune que particulière. Ruse vraiment assez bonne, si Sémire ne l'eût point malicieusement déguisée, fondant sur cette dissimulation la trahison dont il déchut Astrée, et qu'elle paya depuis avec tant d'ennuis, de regrets et de larmes.

De fortune², ce jour l'amoureux berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, laissant paître l'herbe

1. Pour brouiller les pistes, Astrée a ordonné à Céladon de courti-ser ostensiblement Aminthe. Sémire, qui est jaloux de Céladon, fait croire à Astrée que Céladon est réellement épris d'Aminthe. D'où la colère d'Astrée.

2. *De fortune* : par hasard.

moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon, attendant la venue de sa belle bergère, qui ne tarda guère après lui, car éveillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'avait pu clore l'œil de toute la nuit. À peine le soleil commençait de dorer le haut des montagnes d'Isoure et de Marcilly, quand le berger aperçut de loin un troupeau qu'il reconnut bientôt pour celui d'Astrée. Car outre que Mélampe, chien tant aimé de sa bergère, aussitôt qu'il le vit, le vint folâtement caresser, encore remarqua-t-il la brebis plus chérie de sa maîtresse, quoiqu'elle ne portât ce matin les rubans de diverses couleurs qu'elle soulait¹ avoir à la tête en façon de guirlande, parce que la bergère atteinte de trop de déplaisir, ne s'était donné le loisir de l'agencer comme de coutume. Elle venait après assez lentement et comme on pouvait juger à ses façons, elle avait quelque chose en l'âme qui l'affligeait beaucoup, et la ravissait tellement en ses pensées, que fût par mégarde ou autrement, passant assez près du berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il était, et s'alla asseoir assez loin de là sur le bord de la rivière. Céladon sans y prendre garde, croyant qu'elle ne l'eût vu, et qu'elle l'allât chercher où il avait accoutumé de l'attendre, rassemblant ses brebis avec sa houlette, les chassa après elle, qui déjà s'étant assise contre un vieux tronc, le coude appuyé sur le genou, la joue sur la main, se soutenait la tête et demeurait tellement pensive, que si Céladon n'eût été plus qu'aveugle en son malheur, il eût bien aisément vu que cette tristesse ne lui pouvait procéder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre déplaisir n'ayant assez de pouvoir pour lui causer de si tristes et profonds pensers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus malaisé à supporter, je crois que la fortune, pour lui ôter toute sorte de résistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

1. *Souloir*: avoir coutume de.

Ignorant donc son prochain malheur, après avoir choisi pour ses brebis le lieu le plus commode près de celles de sa bergère, il lui vint donner le bonjour, plein de contentement de l'avoir rencontrée, à quoi elle répondit et de visage et de parole si froidement, que l'hiver ne porte point tant de froideurs ni de glaçons. Le berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle, se trouva d'abord fort étonné, et quoiqu'il ne se figurât la grandeur de sa disgrâce telle qu'il l'éprouva peu après, si est-ce que le doute d'avoir offensé ce qu'il aimait le remplit de si grands ennuis, que le moindre était capable de lui ôter la vie. Si la bergère eût daigné le regarder, ou que son jaloux soupçon lui eût permis de considérer quel soudain changement la froideur de sa réponse avait causé en son visage, pour certain la connaissance de tel effet lui eût fait perdre entièrement ses méfiances ; mais il ne fallait pas que Céladon fût le Phoenix du bonheur, comme il l'était de l'amour, ni que la fortune lui fit plus de faveur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse jamais assurés en leur contentement. Ayant donc ainsi demeuré longuement pensif, il revint à soi, et tournant la vue sur sa bergère, rencontra par hasard qu'elle le regardait, mais d'un œil si triste, qu'il ne laissa aucune sorte de joie en son âme, si le doute où il était y en avait oublié quelque-une. Ils étaient si proches de Lignon, que le berger y pouvait aisément atteindre du bout de sa houlette, et le dégel avait si fort grossi son cours, que tout glorieux et chargé des dépouilles de ses bords, il descendait impétueusement dans Loire. Le lieu où ils étaient assis était un tertre un peu relevé, contre lequel la fureur de l'onde en vain s'allait rompant, soutenu par en bas d'un rocher tout nu, couvert au-dessus seulement d'un peu de mousse. De ce lieu le berger frappait dans la rivière du bout de sa houlette, dont il ne touchait point tant de gouttes d'eau, que de divers pensers le venaient assaillir, qui flottant comme l'onde, n'étaient point sitôt arrivés, qu'ils en étaient chassés par d'autres plus violents.

Il n'y avait une seule action de sa vie, ni une seule de ses pensées, qu'il ne rappelât en son âme, pour entrer en compte avec elles, et savoir en quoi il avait offensé : mais n'en pouvant condamner une seule, son amitié le contraignit de lui demander l'occasion de sa colère. Elle qui ne voyait point ses actions, ou qui, les voyant, les jugeait toutes au désavantage du berger, allait rallumant son cœur d'un plus ardent dépit, si bien que quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de proférer les premières paroles, sans l'interrompre, en disant : Ce ne vous est donc pas assez, perfide et déloyal berger, d'être trompeur et méchant envers la personne qui le méritait le moins, si continuant vos infidélités, vous ne tâchiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de franchise ? Donc vous avez bien la hardiesse de soutenir ma vue, après m'avoir tant offensée ? Donc vous m'osez présenter, sans rougir, ce visage dissimulé qui couvre une âme si double et si parjure ? Ah ! va, va tromper une autre, va, perfide, et t'adresse à quelqu'une, de qui tes perfidies ne soient point encore reconnues, et ne pense plus de te pouvoir déguiser à moi, qui ne reconnais que trop, à mes dépens, les effets de tes infidélités et trahisons.

Quel devint alors ce fidèle berger ? celui qui a bien aimé le peut juger, si jamais tel reproche lui a été fait injustement. Il tombe à ses genoux pâle et transi, plus que n'est pas une personne morte : Est-ce, belle bergère, lui dit-il, pour m'éprouver, ou pour me désespérer ? – Ce n'est, dit-elle, ni pour l'un, ni pour l'autre, mais pour la vérité, n'étant plus de besoin d'essayer une chose si reconnue. – Ah ! dit le berger, pourquoi n'ai-je ôté ce jour malheureux de ma vie ? – Il eût été à propos pour tous deux, dit-elle, que non point un jour, mais tous les jours que je t'ai vu, eussent été ôtés de la tienne et de la mienne. Il est vrai que tes actions ont fait que je me trouve déchargée d'une chose, qui ayant effet, m'eût déplu davantage que ton infidélité. Que si le ressouvenir de ce qui

s'est passé entre nous (que je désire toutefois être effacé) m'a encore laissé quelque pouvoir, va-t'en, déloyal, et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi que je ne te le commande.

Céladon voulut répliquer, mais Amour, qui oit si clairement, à ce coup lui boucha pour son malheur les oreilles ; et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe lui disant : Je ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est inconnue, mais seulement pour vous faire voir quelle est la fin que j'édis pour ôter du monde celui que vous faites paraître d'avoir tant en horreur. Mais elle que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie qu'elle échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban, sur lequel par hasard il avait mis la main. Elle le soulait porter au-devant de sa robe pour agencer son collet, et y attachait quelquefois des fleurs, quand la saison le lui permettait ; à ce coup elle y avait une bague, que son père lui avait donnée. Le triste berger la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, quoiqu'il y eût les yeux dessus. Enfin avec un grand soupir, revenant de cette pensée, et reconnaissant ce ruban : Sois témoin, dit-il, ô cher cordon, que plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que quand je serai mort, et que cette cruelle te verra, pour être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde qui puisse être plus aimé que je l'aime, ni amant plus mal reconnu que je suis. Et lors, se l'attachant au bras, et baisant la bague : Et toi, dit-il, symbole d'une entière et parfaite amitié, sois content de ne me point éloigner à ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure de celle qui m'avait tant promis d'affection. À peine eut-il fini ces mots, que tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

En ce lieu Lignon était très profond et très impétueux, car c'était un amas de l'eau, et un regorgement que le rocher

lui faisait faire contre-mont ; si bien que le berger demeura longuement avant que d'aller à fond, et plus encore à revenir, et lorsqu'il parut, ce fut un genou premier, et puis un bras, et soudain enveloppé du tournoiement de l'onde, il fut emporté bien loin de là, dessous l'eau.

Déjà Astrée était accourue sur le bord et voyant ce qu'elle avait tant aimé, et qu'elle ne pouvait encore haïr, être, à son occasion ¹ si près de la mort, se trouva si surprise de frayeur, qu'au lieu de lui donner secours, elle tomba évanouie, et si près du bord, qu'au premier mouvement qu'elle fit lorsqu'elle revint à soi, qui fut longtemps après, elle tomba dans l'eau, en si grand danger, que tout ce que purent faire quelques bergers qui se trouvèrent près de là, fut de la sauver, et avec l'aide encore de sa robe, qui la soutenant sur l'eau, leur donna loisir de la tirer à bord, mais tant hors d'elle-même, que sans qu'elle le sentît, ils la portèrent en la cabane plus proche, qui se trouva être de Phillis, où quelques-unes de ses compagnes lui changèrent ses habits mouillés, sans qu'elle pût parler, tant elle était étonnée, et pour le hasard qu'elle avait couru, et pour la perte de Céladon, qui cependant fut emporté de l'eau avec tant de furie, que de lui-même il alla donner sur le sec, fort loin, de l'autre côté de la rivière, entre quelques petits arbres, mais avec fort peu de signe de vie.

Aussitôt que Phillis (qui pour lors n'était point chez elle) sut l'accident arrivé à sa compagne, elle se mit à courir de toute sa force : et n'eût été que Lycidas la rencontra, elle ne se fût arrêtée pour quelque autre que c'eût été. Encore lui dit-elle fort brièvement le danger qu'Astrée avait couru, sans lui parler de Céladon ; aussi n'en savait-elle rien. Ce berger était frère de Céladon, à qui le Ciel l'avait lié d'un nœud d'amitié beaucoup plus étroit que celui de parentage ; d'autre côté Astrée et Phillis, outre qu'elles étaient germaines, s'aimaient

1. *À son occasion* : à cause d'elle.

d'une si étroite amitié, qu'elle méritait bien d'être comparée à celle des deux frères. Que si Céladon eut de la sympathie avec Astrée, Lycidas n'eut pas moins d'inclination à servir Phillis, ni Phillis à aimer Lycidas.

De fortune, au même temps qu'ils arrivèrent, Astrée ouvrit les yeux, et certes bien changés de ce qu'ils soulaient être, quand Amour victorieux s'y montrait triomphant de tout ce qui les voyait et qu'ils voyaient. Leurs regards étaient lents et abattus, leurs paupières pesantes et endormies, et leurs éclairs changés en larmes, larmes toutefois qui tenant de ce cœur tout enflammé d'où elles venaient, et de ces yeux brûlants par où elles passaient, brûlaient et d'amour et de pitié tous ceux qui étaient à l'entour d'elle. Quand elle aperçut sa compagne Phillis, ce fut bien lors qu'elle reçut un grand élanement, et plus encore quand elle vit Lycidas ; et quoiqu'elle ne voulût que ceux qui étaient près d'elle reconnussent le principal sujet de son mal, si¹ fut-elle contrainte de lui dire que son frère s'était noyé en lui voulant aider. Ce berger à ces nouvelles fut si étonné, que sans s'arrêter davantage il courut sur le lieu malheureux avec tous ces bergers, laissant Astrée et Phillis seules, qui peu après se mirent à les suivre, mais si tristement, que quoiqu'elles eussent beaucoup à dire, elles ne se pouvaient parler. Cependant les bergers arrivés sur le bord, et jetant l'œil d'un côté et d'autre, ne trouvèrent aucune marque de ce qu'ils cherchaient, sinon ceux qui coururent plus bas, qui trouvèrent fort loin son chapeau, que le courant de l'eau avait emporté, et qui par hasard s'était arrêté entre quelques arbres que la rivière avait déracinés et abattus. Ce furent là toutes les nouvelles qu'ils purent avoir de ce qu'ils cherchaient : car pour lui il était déjà bien éloigné, et en lieu où il leur était impossible de le retrouver, parce que avant qu'Astrée fût revenue de son évanouissement, Céladon,

1. *Si*: pourtant.

comme j'ai dit, poussé de l'eau, donna de l'autre côté entre quelques arbres, où difficilement pouvait-il être vu.

Et lorsqu'il était entre la mort et la vie, il arriva sur le même lieu trois belles nymphes, dont les cheveux épars allaient ondoyant sur les épaules, couverts d'une guirlande de diverses perles : elles avaient le sein découvert, et les manches de la robe retroussées jusques sur le coude, d'où sortait un linomple¹ déplié, qui froncé venait finir auprès de la main, où deux gros bracelets de perles semblaient le tenir attaché. Chacune avait au côté le carquois rempli de flèches, et portait en la main un arc d'ivoire ; le bas de leur robe par le devant était retroussé sur la hanche, qui laissait paraître leurs brodequins dorés jusqu'à mi-jambe. Il semblait qu'elles fussent venues en ce lieu avec quelque dessein, car l'une disait ainsi : C'est bien ici, voici bien le repli de la rivière, voyez comme elle va impétueusement là-haut, outrageant le bord de l'autre côté, qui se rompt et tourne tout court en ça. Considérez cette touffe d'arbres, c'est sans doute celle qui nous a été représentée dans le miroir. – Il est vrai, disait la première, mais il n'y a encore guère d'apparence en tout le reste, et me semble que voici un lieu assez écarté pour trouver ce que nous y venons chercher. La troisième qui n'avait point encore parlé : Si a-t-il bien, dit-elle, quelque apparence en ce qu'il vous a dit, puisqu'il vous a si bien représenté ce lieu que je ne crois point qu'il y ait ici un arbre que vous n'ayez vu dans le miroir².

1. *Linomple* : linon, toile de lin très fine.

2. Ces nymphes sont la princesse Galathée et ses suivantes, qui ont été amenées sur ces bords par une ruse de Polémas. Celui-ci, épris de Galathée, lui a fait croire grâce à la complicité d'un faux druide nommé Climante que son bonheur dépendrait de son mariage avec celui qu'elle trouverait en un lieu que Climante lui montre dans un miroir magique. Galathée se rend en ce lieu, et le hasard fait qu'elle y rencontre non Polémas, arrivé en retard, mais Céladon. D'où son amour pour celui-ci, malgré la différence de rang.

Avec semblables mots, elles approchèrent si près de Céladon, que quelques feuilles seulement le leur cachèrent. Et parce que ayant remarqué toute chose particulièrement, elles reconnurent que c'était là sans doute le lieu qui leur avait été montré, elles s'y assirent, en délibération de voir si la fin serait aussi véritable que le commencement ; mais elles ne se furent sitôt baissées pour s'asseoir, que la principale d'entre elles aperçut Céladon, et parce qu'elle croyait que ce fût un berger endormi, elle étendit les mains de chaque côté sur ses compagnes. Puis sans dire mot, mettant le doigt sur la bouche, leur montra de l'autre main entre ces petits arbres, ce qu'elle voyait, et se leva le plus doucement qu'elle put pour ne l'éveiller : mais le voyant de plus près, elle le crut mort, car il avait encore les jambes en l'eau, le bras droit mollement étendu par-dessus la tête, le gauche à demi tourné par-derrière, et comme engagé sous le corps. Le cou faisait un pli en avant pour la pesanteur de la tête, qui se laissait aller en arrière, la bouche à demi entrouverte et presque pleine de sablon, dégouttait encore de tous côtés ; le visage en quelques lieux égratigné et souillé, les yeux à moitié clos, et les cheveux qu'il portait assez longs, si mouillés que l'eau en coulait comme de deux sources le long de ses joues, dont la vive couleur était si effacée qu'un mort ne l'a point d'autre sorte. Le milieu des reins était tellement avancé qu'il semblait rompu, et cela faisait paraître le ventre enflé plus, quoique rempli de tant d'eau il le fût assez de lui-même.

Ces nymphes le voyant en cet état en eurent pitié, et Léonide qui avait parlé la première, comme plus pitoyable et plus officieuse, fut la première qui le prit sous le corps pour le tirer à la rive. Au même instant l'eau qu'il avait avalée ressortait en telle abondance, que la nymphe le trouvant encore chaud, eut opinion qu'on le pourrait sauver. Lors Galathée, qui était la principale, se tournant vers la dernière qui la regardait sans lui aider : Et vous, Silvie, lui dit-elle, que veut

dire, ma mignonne, que vous êtes si fainéante ? mettez la main à l'œuvre si ce n'est pour soulager votre compagne, pour la pitié au moins de ce pauvre berger. – Je m'amusais, dit-elle, madame, à considérer que quoiqu'il soit bien changé, il me semble que je le reconnais. Et lors se baissant elle le prit de l'autre côté, et le regardant de plus près : Pour certain, dit-elle, je ne me trompe pas, c'est celui que je veux dire, et certes il mérite bien que vous le secouriez ; car outre qu'il est d'une des principales familles de cette contrée, encore a-t-il tant de mérites que la peine y sera bien employée.

Pendant l'eau sortait en telle abondance que le berger étant fort allégé, commença à respirer, non toutefois qu'il ouvrît les yeux, ni qu'il revînt entièrement. Et parce que Galathée eut opinion que c'était celui-ci, dont le druide lui avait parlé, elle-même commença d'aider à ses compagnes, disant qu'il le fallait porter en son palais d'Isoure, où elles le pourraient mieux faire secourir. Et ainsi, non point sans peine, elles le portèrent jusqu'où le petit Méril gardait leur chariot, sur lequel montant toutes trois, Léonide fut celle qui les guida, et pour n'être vues avec cette proie par les gardes du palais, elles allèrent descendre à une porte secrète.

Au même temps qu'elles furent parties, Astrée revenant de son évanouissement tomba dans l'eau, comme nous avons dit, si bien que Lycidas, ni ceux qui vinrent chercher Céladon, n'en eurent autres nouvelles que celles que j'ai dites, par lesquelles Lycidas n'étant que trop assuré de la perte de son frère, s'en revenait pour se plaindre avec Astrée de leur commun désastre. Elle ne faisait que d'arriver sur le bord de la rivière, où contrainte du déplaisir elle s'était assise, autant pleine d'ennui et d'étonnement qu'elle l'avait peu auparavant été d'inconsidération¹ et de jalousie. Elle était seule, car Philis voyant revenir Lycidas, était allée chercher des nouvelles

1. *Inconsidération* : étourderie imprudente.

comme les autres. Ce berger arrivant, et de lassitude, et de désir de savoir comme ce malheur était advenu, s'assit près d'elle, et la prenant par la main, lui dit : Mon Dieu, belle bergère, quel malheur est le nôtre ! Je dis le nôtre : car si j'ai perdu un frère, vous avez aussi perdu une personne qui n'était point tant à soi-même qu'à vous. Ou qu'Astrée fût ententive¹ ailleurs, ou que ce discours lui ennuyât, elle n'y fit point de réponse, dont Lycidas étonné, comme par reproche continua : Est-il possible, Astrée, que la perte de ce misérable fils (car tel le nommait-elle) ne vous touche l'âme assez vivement, pour vous faire accompagner sa mort, au moins de quelques larmes ? S'il ne vous avait point aimée, ou que cette amitié vous fût inconnue, ce serait chose supportable de ne vous voir ressentir davantage son malheur ; mais puisque vous ne pouvez ignorer qu'il ne vous ait aimée plus que lui-même, c'est chose cruelle. Astrée, croyez-moi, de vous voir aussi peu émue, que si vous ne le connaissiez point.

La bergère tourna alors le regard tristement vers lui, et après l'avoir quelque temps considéré, elle lui répondit : Berger, il me déplaît de la mort de votre frère, non pour amitié qu'il m'ait portée, mais d'autant qu'il avait des conditions² d'ailleurs, qui peuvent bien rendre sa perte regrettable ; car quant à l'amitié dont vous parlez, elle a été si commune aux autres bergères mes compagnes, qu'elles en doivent (pour le moins) avoir autant de regret que moi. – Ah ! ingrate bergère, s'écria incontinent Lycidas, je tiendrai le Ciel pour être de vos complices, s'il ne punit cette injustice en vous ! Vous avez pu croire celui inconstant, à qui le courroux d'un père, les inimitiés des parents, les cruautés de votre rigueur n'ont pu diminuer la moindre partie de l'extrême affection, que vous ne sauriez feindre de n'avoir mille et mille fois reconnue en

1. *Ententive* : attentive, absorbée.

2. *Conditions* : raisons.

lui trop clairement. Vraiment celle-ci est bien une méconnaissance qui surpasse toutes les plus grandes ingratitude, puisque ses actions et ses services n'ont pu vous rendre assurée d'une chose dont personne, que vous, ne doute plus. – Aussi, répondit Astrée, n'y avait-il personne à qui elle touchât comme à moi. – Elle le devait certes (répliqua le berger) puisqu'il était tant à vous, que je ne sais, et si fait, je le sais, qu'il eût plutôt désobéi aux grands dieux qu'à la moindre de vos volontés.

Alors la bergère en colère lui répondit : Laissons ce discours, Lycidas, et croyez-moi, qu'il n'est point à l'avantage de votre frère ; mais s'il m'a trompée et laissée avec ce déplaisir de n'avoir plutôt su reconnaître ses tromperies et finesses, il s'en est allé, avec une belle dépouille, et de belles marques de sa perfidie. – Vous me rendez (répliqua Lycidas) le plus étonné du monde : en quoi avez-vous reconnu ce que vous lui reprochez ? – Berger, ajouta Astrée, l'histoire en serait trop longue et trop ennuyeuse. Contentez-vous que, si vous ne le savez, vous êtes seul en cette ignorance, et qu'en toute cette rivière de Lignon, il n'y a berger qui ne vous dise que Céladon aimait en mille lieux. Et sans aller plus loin, hier j'ouïs de mes oreilles mêmes les discours d'amour qu'il tenait à son Aminthe, car ainsi la nommait-il, auxquels je me fusse arrêtée plus longtemps, n'eût été que sa honte me déplaisait, et que pour dire le vrai, j'avais d'autres affaires ailleurs, qui me pressaient davantage.

Lycidas alors comme transporté s'écria : Je ne demande plus la cause de la mort de mon frère, c'est votre jalousie, Astrée, et jalousie fondée sur beaucoup de raisons, pour être cause d'un si grand malheur. Hélas ! Céladon, que je vois bien réussir à cette heure vraies les prophéties de tes soupçons, quand tu disais que cette feinte te donnait tant de peine, qu'elle te coûterait la vie : mais encore ne connaissais-tu pas de quel côté ce malheur te devait advenir. Puis s'adressant à

la bergère : Est-il croyable, dit-il, Astrée, que cette maladie ait été si grande qu'elle vous ait fait oublier les commandements que vous lui avez faits si souvent ? Si serai-je bien témoin de cinq ou six fois pour le moins qu'il se mit à genoux devant vous, pour vous supplier de les révoquer : vous souvient-il point que quand il revint d'Italie, ce fut une de vos premières ordonnances, et que dedans ce rocher, où depuis si souvent je vous vis ensemble, il vous requit de lui ordonner de mourir, plutôt que de feindre d'en aimer une autre ? Mon Astrée, vous dit-il (je me ressouviendrai toute ma vie des mêmes paroles), ce n'est point pour refuser, mais pour ne pouvoir observer ce commandement, que je me jette à vos pieds, et vous supplie que pour tirer preuve de ce que vous pouvez sur moi, vous me commandiez de mourir, et non point de servir, comme que ce soit, autre qu'Astrée. Et vous lui répondîtes : Mon fils, je veux cette preuve de votre amitié, et non point votre mort, qui ne peut être sans la mienne ; car, outre que je sais que celle-ci vous est le plus difficile, encore nous rapportera-t-elle une commodité, que nous devons principalement rechercher, qui est de clore et les yeux et la bouche aux plus curieux et aux plus médisants. S'il vous répliqua plusieurs fois, et s'il en fit tous les refus que l'obéissance (à quoi son affection l'obligeait envers vous) lui pouvait permettre, je m'en remets à vous-même, si vous voulez vous en ressouvenir ; tant y a que je ne crois point qu'il vous ait jamais désobéi, que pour ce seul sujet. Et à la vérité ce lui était une contrainte si grande, que toutes les fois qu'il revenait du lieu où il était forcé de feindre, il fallait qu'il se mît sur un lit, comme revenant de faire un très grand effort.

Et lors, il s'arrêta pour quelque temps. et puis il reprit ainsi : Or sus, Astrée, mon frère est mort. C'en est fait, quoi que vous en croyez, ou mé croyez, ne lui peut rapporter bien, ni mal, de sorte que vous ne devez plus penser que je vous en parle en sa considération, mais pour la seule vérité. Toute-

fois ayez-en telle croyance qu'il vous plaira : si vous jurerai-je qu'il n'y a point deux jours que je le trouvai gravant des vers sur l'écorce de ces arbres, qui sont par-delà la grande prairie à main gauche du bié¹ et m'assure que si vous y daignez tourner les yeux vous remarquerez que c'est lui qui les y a coupés ; car vous reconnaissez trop bien ses caractères² si ce n'est qu'oublieuse de lui et de ses services passés, vous ayez de même perdu la mémoire de tout ce qui le touche, mais je m'assure que les dieux ne le permettront pour sa satisfaction, et pour votre punition. Les vers sont tels :

*Je pourrai bien dessus moi-même,
Quoique mon amour soit extrême,
Obtenir encore ce point,
De dire que je n'aime point.*

*Mais feindre d'en aimer une autre,
Et d'en adorer l'œil vainqueur
Comme en effet je fais le vôtre,
Je n'en saurais avoir le cœur.*

*Et s'il le faut, ou que je meure,
Faites-moi mourir de bonne heure.*

Il peut y avoir sept ou huit jours, qu'ayant été contraint de m'en aller pour quelque temps sur les rives de Loire, pour réponse il m'écrivit une lettre que je veux que vous voyiez, et si en la lisant vous ne reconnaissez son innocence, je veux croire qu'avec votre bonne volonté vous avez perdu pour lui toute espèce de jugement. Et lors la prenant en sa poche, la lui lut. Elle était belle :

1. *Bié* : bief.

2. *Caractères* : écriture.

Ne t'enquiers plus de ce que je fais, mais sache que je continue toujours en ma peine ordinaire. Aimer et ne l'oser faire paraître, n'aimer point et jurer le contraire : cher frère, c'est tout l'exercice, ou plutôt le supplice de ton Céladon. On dit que deux contraires ne peuvent en même temps être en même lieu, toutefois la vraie et la feinte amitié sont d'ordinaire en mes actions : mais ne t'en étonne point, car je suis contraint à l'un par la perfection, et à l'autre par le commandement de mon Astre. Que si cette vie te semble étrange, ressouvienstoi que les miracles sont les œuvres ordinaires des dieux et que veux-tu que ma déesse cause en moi que des miracles ?

Il y avait longtemps qu'Astrée n'avait rien répondu, parce que les paroles de Lycidas la mettaient presque hors d'elle-même. Si est-ce que la jalousie, qui retenait encore quelque force en son âme, lui fit prendre ce papier, comme étant en doute que Céladon l'eût écrit.

Et quoiqu'elle reconnût que vraiment c'était lui, si disputait-elle le contraire en son âme, suivant la coutume de plusieurs personnes, qui veulent toujours fortifier, comme que ce soit, leur opinion. Et presque au même temps plusieurs bergers arrivèrent de la quête de Céladon, où ils n'avaient trouvé autre marque de lui que son chapeau, qui ne fut à la triste Astrée qu'un grand renouvellement d'ennui¹. Et parce qu'elle se ressouvint d'une cachette qu'Amour leur avait fait inventer, et qu'elle n'eût pas voulu être reconnue, elle fit signe à Phillis de le prendre. Et lors chacun se mit sur les regrets, et sur les louanges du pauvre berger, et n'y en eut un seul qui n'en racontât quelque vertueuse action :

1. *Ennui*: douleur.

elle sans plus, qui le ressentait davantage, était contrainte de demeurer muette, et de le montrer le moins, sachant bien que la souveraine prudence en amour est de tenir son affection cachée, ou pour le moins de n'en faire jamais rien paraître inutilement. Et parce que la force qu'elle se faisait en cela, était très grande, et qu'elle ne pouvait la supporter plus longuement, elle s'approcha de Phillis, et la pria de ne la point suivre, afin que les autres en fissent de même; et lui prenant le chapeau qu'elle tenait en sa main, elle partit seule, et se mit à suivre le sentier par où ses pas sans élection la guidaient. Il n'y avait guère berger en la troupe qui ne sût l'affection de Céladon parce que ses parents par leurs contrariétés l'avaient découvert plus que ses actions, mais elle s'y était conduite avec tant de discrétion, que hormis Sémire, Lycidas et Phillis, il n'y en avait point qui sût la bonne volonté qu'elle lui portait, et encore que l'on connût bien que cette perte l'affligeait, si l'attribuait-on plutôt à un bon naturel, qu'à un amour (tant profite la bonne opinion que l'on a d'une personne).

Cependant elle continuait son chemin, le long duquel mille pensers, ou plutôt mille déplaisirs la talonnaient pas à pas, de telle sorte que quelquefois douteuse, d'autres fois assurée de l'affection de Céladon, elle ne savait si elle le devait plaindre, ou se plaindre de lui. Si elle se ressouvenait de ce que Lycidas lui venait de dire, elle le jugeait innocent; que si les paroles qu'elle lui avait ouï tenir auprès de la bergère Aminthe lui revenaient en la mémoire, elle le condamnait comme coupable. En ce labyrinthe de diverses pensées, elle alla longuement errante par ce bois, sans nulle élection de chemin, et par fortune, ou par le vouloir du Ciel, qui ne pouvait souffrir que l'innocence de Céladon demeurât plus longuement douteuse en son âme, ses pas la conduisirent, sans qu'elle y pensât, le long du petit ruisseau entre les mêmes arbres, où Lycidas lui avait dit que les vers de Céladon étaient gravés. Le désir de

savoir s'il avait dit vrai eût bien eu assez de pouvoir en elle pour les lui faire chercher fort curieusement, encore qu'ils eussent été fort cachés, mais la coupure qui était encore toute fraîche les lui découvrit assez tôt. Ô Dieu! comme elle les reconnut pour être de Céladon, et comme promptement elle y courut pour les lire, mais combien vivement lui touchèrent-ils l'âme! Elle s'assit en terre, et mettant en son giron le chapeau et la lettre de Céladon, elle demeura quelque temps les mains jointes ensemble, et les doigts serrés l'un dans l'autre, tenant les yeux sur ce qui lui restait de son berger. Et voyant que le chapeau grossissait à l'endroit où il avait accoutumé de mettre ses lettres, quand il voulait les lui donner secrètement, elle y porta curieusement la main, et passant les doigts dessous la doublure, rencontra le feutre apiécé, duquel détachant la ganse, elle en tira un papier que ce jour même Céladon y avait mis. Cette finesse fut inventée entre eux, lorsque la malveillance de leurs pères les empêchait de se pouvoir parler; car feignant de se jeter par jeu ce chapeau, ils pouvaient aisément recevoir et donner leurs lettres. Toute tremblante elle sortit celle-ci hors de sa petite cachette, et toute hors de soi après l'avoir dépliée elle y jeta la vue pour la lire; mais elle avait tellement égaré les puissances de son âme, qu'elle fut contrainte de se frotter plusieurs fois les yeux avant que de le pouvoir faire; enfin elle lut tels mots :

Mon Astre, si la dissimulation, à quoi vous me contraignez, est pour me faire mourir de peine, vous le pouvez plus aisément d'une seule parole; si c'est pour punir mon outrecuidance, vous êtes juge trop doux, de m'ordonner un moindre supplice que la mort. Que si c'est pour éprouver quelle puissance vous avez sur moi, pourquoi n'en recherchez-vous un témoignage plus prompt que celui-ci, de qui la longueur vous doit être ennuyeuse;

car je ne saurais penser que ce soit pour celer notre dessein comme vous dites, puisque ne pouvant vivre en telle contrainte, ma mort sans doute en donnera assez prompte et déplorable connaissance. Jugez donc, mon bel Astre, que c'est assez enduré, et qu'il est désormais temps que vous me permettiez de faire le personnage de Céladon, ayant si longuement, et avec tant de peine représenté celui de la personne du monde qui lui est la plus contraire.

Ô quels couteaux tranchants furent ces paroles en son âme ! Lorsqu'elles lui remirent en mémoire le commandement qu'elle lui avait fait, et la résolution qu'ils avaient prise de cacher par cette dissimulation leur amitié. Mais voyez quels sont les enchantements d'amour : elle recevait un déplaisir extrême de la mort de Céladon, et toutefois elle n'était point sans quelque contentement au milieu de tant d'ennuis, connaissant que véritablement il ne lui avait point été infidèle. Et dès qu'elle en fut certaine, et que tant de preuves eurent éclairé les nuages de sa jalousie, toutes ces considérations se joignirent ensemble, pour avoir plus de force à la tourmenter ; de sorte que ne pouvant recourir à autre remède qu'aux larmes, tant pour plaindre Céladon, que pour pleurer sa propre perte, elle donna commencement à ses regrets, avec un ruisseau de pleurs. Et puis de cent pitoyables hélas ! interrompant le repos de son estomac, d'infinis sanglots le respirer de sa vie, et d'impitoyables mains outrageant ses belles mains mêmes, elle se ramentut¹ la fidèle amitié qu'elle avait auparavant reconnue en ce berger, l'extrémité de son affection, le désespoir où l'avait poussé si promptement la rigueur de sa réponse. Et puis se représentant le temps heureux qu'il l'avait servie, les plaisirs et contentements que

1. *Estomac*: poitrine. *Respirer*: souffle. *Se ramentouvoir*: se rappeler.

l'honnêteté de sa recherche lui avait rapportés, et quel commencement d'ennui elle ressentait déjà par sa perte, encore qu'elle le trouvât très grand, si ne le jugeait-elle égal à son imprudence, puisque le terme de tant d'années lui devait donner assez d'assurance de sa fidélité.

.....

Cependant que ces choses se passaient de cette sorte entre ces bergers et bergères, Céladon reçut des trois belles nymphes, dans le palais d'Isoure, tous les meilleurs allègements qui leur furent possibles : mais le travail¹ que l'eau lui avait donné, avait été si grand, que quelque remède qu'elles lui fissent, il ne put ouvrir les yeux, ni donner autre signe de vie que par le battement du cœur, passant ainsi le reste du jour, et une bonne partie de la nuit, avant qu'il revînt à soi. Et lorsqu'il ouvrit les yeux, ce ne fut pas avec peu d'étonnement de se trouver où il était, car il se ressouvenait fort bien de ce qui lui était advenu sur le bord de Lignon, et comme le désespoir l'avait fait sauter dans l'eau ; mais il ne savait comme il était venu en ce lieu, et après être demeuré quelque temps confus en cette pensée, il se demandait s'il était vif ou mort. Si je vis, disait-il, comment est-il possible que la cruauté d'Astrée ne me fasse mourir ? Et si je suis mort, qu'est-ce, ô Amour, que tu viens chercher entre ces ténèbres ? ne te contentes-tu point d'avoir eu ma vie ? ou bien veux-tu dans mes cendres rallumer encore tes anciennes flammes ? Et parce que le cuisant souci qu'Astrée lui avait laissé, ne l'ayant point abandonné, appelait toujours à lui toutes ses pensées, il continua : Et vous, trop cruel souvenir de mon

1. *Travail*: mal.

bonheur passé, pourquoi me représentez-vous le déplaisir qu'elle eût eu autrefois de ma perte, afin de reingrèger¹ mon mal véritable, par le sien imaginé, au lieu que pour m'alléger vous devriez plutôt me dire le contentement qu'elle en a, pour la haine qu'elle me porte ?

Avec mille semblables imaginations, ce pauvre berger se rendormit d'un si long sommeil, que les nymphes eurent loisir de venir voir comme il se portait, et le trouvant endormi, elles ouvrirent doucement les fenêtres et les rideaux, et s'assirent autour de lui pour mieux le contempler. Galathée après l'avoir quelque temps considéré, fut la première qui dit d'une voix basse, pour ne l'éveiller : Que ce berger est changé de ce qu'il était hier, et comme la vive couleur du visage lui est revenue en peu de temps ! Quant à moi, je ne plains point la peine du voyage, puisque nous lui avons sauvé la vie ; car, à ce que vous dites, ma mignonne, dit-elle, s'adressant à Silvie, il est des principaux de cette contrée. – Madame, répondit la nymphe, il est très certain, car son père est Alcippe, et sa mère Amarillis. – Comment, dit-elle, cet Alcippe de qui j'ai tant ouï parler, et qui pour sauver son ami, força à Usson les prisons des Wisigots ? – C'est celui-là même, dit Silvie. Je le vis il y a cinq ou six mois à une fête que l'on chômaît en ces hameaux qui sont le long des rives de Lignon, et parce que sur tous les autres Alcippe me sembla digne d'être regardé, je tins sur lui longuement les yeux ; car l'autorité de sa barbe chenue et de sa vénérable vieillesse le fait honorer et respecter de chacun. Mais quant à Céladon, il me souvient que de tous les jeunes bergers, il n'y eut que lui et Silvandre qui m'osassent approcher. Par Silvandre, je sus qui était Céladon, et par Céladon qui était Silvandre ; car l'un et l'autre avaient en ses façons et en ses discours quelque chose de plus généreux que le nom de berger ne porte.

1. *Reingrèger*: aggraver.

Cependant que Silvie parlait, Amour, pour se moquer des finesses de Climante et de Polémas, qui étaient cause que Galathée s'était trouvée le jour auparavant sur le lieu où elle avait pris Céladon, commençait de faire ressentir à la nymphe les effets d'une nouvelle amour : car tant que Silvie parla, Galathée eut toujours les yeux sur le berger, et les louanges qu'elle lui donnait furent cause qu'en même temps sa beauté et sa vertu, l'une par la vue, et l'autre par l'ouïe, firent un même coup dans son âme. Et cela d'autant plus aisément qu'elle s'y trouva préparée par la tromperie de Climante, qui feignant le devin, lui avait prédit que celui qu'elle rencontrerait où elle trouva Céladon devait être son mari, si elle ne voulait être la plus malheureuse personne du monde, ayant auparavant fait dessein que Polémas, comme par mégarde, s'y en irait à l'heure qu'il lui avait dite, afin que, déçue par cette ruse, elle prît volonté de l'épouser, ce qu'autrement ne lui pouvait permettre l'affection qu'elle portait à Lindamor. Mais la Fortune et l'Amour, qui se moquent de la prudence, y firent trouver Céladon par le hasard que je vous ai raconté, si bien que Galathée voulant en toute sorte aimer ce berger, s'allait à dessein représentant toutes choses en lui beaucoup plus aimables. Et voyant qu'il ne s'éveillait point, pour le laisser reposer à son aise, elle sortit le plus doucement qu'elle put, et s'en alla entretenir ses nouvelles pensées.

Il y avait près de sa chambre un escalier dérobé, qui descendait en une galerie basse, par où avec un pont-levis on entrait dans le jardin agencé de toutes les raretés que le lieu pouvait permettre, fût en fontaines et en parterres, fût en allées et en ombrages, n'y ayant rien été oublié de tout ce que l'artifice y pouvait ajouter. Au sortir de ce lieu on entrait dans un grand bois de diverses sortes d'arbres, dont un carré était de coudres, qui tous ensemble faisaient un si gracieux dédale, qu'encore que les chemins par leurs divers détours se perdissent confusément l'un dans l'autre, si ne laissaient-ils

pour leurs ombrages d'être fort agréables. Assez près de là dans un autre carré, était la Fontaine de la Vérité d'Amour, source à la vérité merveilleuse : car, par la force des enchantements l'amant qui s'y regardait, voyait celle qu'il aimait : que s'il était aimé d'elle, il s'y voyait auprès, que si de fortune elle en aimait un autre, l'autre y était représenté et non pas lui, et parce qu'elle découvrait les tromperies des amants, on la nomma la Vérité d'Amour. À l'autre des carrés était la caverne de Damon, et de Fortune, et au dernier, l'autre de la vieille Mandrague, plein de tant de raretés et de tant de sortilèges, que d'heure à autre, il y arrivait toujours quelque chose de nouveau : outre que par tout le reste du bois, il y avait plusieurs autres diverses grottes, si bien contrefaites au naturel, que l'œil trompait bien souvent le jugement.

.....

Tant que le jour dura, ces belles nymphes tinrent si bonne compagnie à Céladon, que s'il n'eût eu le cuisant déplaisir du changement d'Astrée, il n'eût point eu occasion de s'ennuyer, car elles étaient et belles et remplies de beaucoup de jugement. Toutefois en l'état où il se trouvait, cela ne fut assez pour l'empêcher de se désirer seul : et parce qu'il prévoyait bien que ce ne pouvait être que par le moyen de la nuit qui les contraindrait de se retirer, il la souhaitait à toute heure. Mais lorsqu'il se croyait plus seul, il se trouva le mieux accompagné, car, la nuit étant venue, et ces nymphes retirées en leurs chambres, ses pensers lui vinrent tenir compagnie, avec de si cruels ressouvenirs, qu'ils lui firent bien autant ressentir leur abord qu'il l'avait désiré. Quels désespoirs alors ne se présentèrent point à lui ? nul, de tous ceux que l'amour peut produire, voire l'amour le plus désespéré ; car si à l'injuste sentence de sa maîtresse il opposait son innocence, soudain l'exécution de cet arrêt lui revenait devant les yeux. Et comme d'un penser on tombe en un autre, il rencontra de fortune avec la main le ruban où était la bague d'Astrée, qu'il s'était mis au bras. Ô que de mortelles mémoires lui remit-il en l'esprit ! Il se représenta tous les courroux qu'en cet instant-là elle avait peints au visage, toutes les cruautés que son âme faisait paraître et par ses paroles et par ses actions, et tous les dédains avec lesquels elle avait proféré les ordonnances de

son bannissement. S'étant quelque peu arrêté sur ce dernier malheur, il s'alla ressouvenir du changement de sa fortune, combien il s'était vu heureux, combien elle l'avait favorisé, et combien tel heur¹ avait continué. De là il vint à ce qu'elle avait dédaigné d'honnêtes bergers, combien elle avait peu estimé la volonté de son père, le courroux de sa mère, et les difficultés qui s'opposaient à leur amitié. Puis il s'allait représentant combien les fortunes d'amour étaient peu assurées, aussi bien que toutes les autres, et combien peu de chose lui restait de tant de faveurs, qui enfin étaient sans plus un bracelet de cheveux qu'il avait au bras, et un portrait qui lui pendait au col, duquel il baisa la boîte plusieurs fois ; pour la bague qu'il avait à l'autre bras, il croyait que ce fût plutôt la force, que sa bonne volonté qui la lui eût donnée.

Mais tout à coup il se ressouvint des lettres qu'elle lui avait écrites, durant le bonheur de sa fortune, et qu'il portait d'ordinaire avec lui dans un petit sac de senteur. Ô quel tressaut fut le sien ! car il eut peur que ces nymphes fouillant ses habits ne l'eussent trouvé. En ce doute il appela fort haut le petit Mériel, car pour le servir il était couché à une garde-robe fort proche. Le jeune garçon s'oyant appeler coup sur coup deux ou trois fois, vint savoir ce qu'il lui voulait. Mon petit ami, dit Céladon, ne sais-tu point que sont devenus mes habits ? car il y a quelque chose dedans qu'il m'ennuierait fort de perdre. – Vos habits, dit-il, ne sont pas loin d'ici, mais il n'y a rien dedans, car je les ai cherchés. – Ah ! dit le berger, tu te trompes, Mériel, j'y avais chose que j'aimerais mieux avoir conservée que la vie. Et lors se tournant de l'autre côté du lit, se mit à plaindre et tourmenter fort longtemps. Mériel qui l'écoutait, d'un côté était marri de son déplaisir, et de l'autre était en doute, s'il devait dire ce qu'il en savait. Enfin ne pouvant supporter de le voir plus longuement en

1. *Heur*: bonheur.

cette peine, il lui dit qu'il ne se devait point tant ennuyer, et que la nymphe Galathée l'aimait trop pour ne lui rendre une chose qu'il montrait d'avoir si chère. Alors Céladon se tourna vers lui : Et comment, dit-il, la nymphe a-t-elle ce que je te demande ? – Je crois, répondit-il, que c'est cela même. Pour le moins je n'y ai trouvé qu'un petit sac plein de papier ; et ainsi que je le vous apportais, un peu avant que vous ayez voulu dormir, elle l'a vu, et me l'a ôté. – Ô Dieu, dit alors le berger, aillent toutes choses au pis qu'elles pourront. Et se tournant de l'autre côté, ne voulut lui parler davantage.

Cependant Galathée lisait les lettres de Céladon, car il était fort vrai qu'elle les avait ôtées à Méril, suivant la curiosité ordinaire de ceux qui aiment ; mais elle lui avait fort défendu de n'en rien dire, parce qu'elle avait intention de les rendre, sans qu'il sût qu'elle les eût vues. Pour lors Silvie lui portait un flambeau devant, et Léonide était ailleurs, si bien qu'à ce coup il fallut qu'elle fût du secret. Nous verrons, disait Silvie, s'il est vrai, que ce berger soit si grossier comme il se feint, et s'il n'est point amoureux ; car je m'assure que ces papiers en diront quelque chose ; et lors elle s'appuya un peu sur la table. Cependant Galathée dénouait le cordon, qui serrait si bien, que l'eau n'y avait guère fait de mal ; toutefois il y avait quelques papiers mouillés, qu'elle tira dehors le plus doucement qu'elle put, pour ne les rompre, et les ayant épanchés sur la table, le premier sur qui elle mit la main, fut une telle lettre :

Qu'est-ce que vous entreprenez, Céladon ? en quelle confusion vous allez-vous mettre ? croyez-moi qui vous conseille en amie, laissez ce dessein de me servir, il est trop plein d'incommodités : quel contentement y espérez-vous ? Je suis tant insupportable que ce n'est guère moins entreprendre que l'impossible. Il faudra servir, souffrir, et n'avoir des yeux, ni de l'amour que

pour moi : car ne croyez point que je veuille avoir à partir avec quelque autre, ni que je reçoive une volonté à moitié mienne. Je suis soupçonneuse, je suis jalouse, je suis difficile à gagner, et facile à perdre, et puis aisée à offenser et très malaisée à rapaiser. Le moindre doute est en moi une assurance : il faut que mes volontés soient des destinées, mes opinions des raisons, et mes commandements des lois inviolables. Croyez-moi encore un coup, retirez-vous, berger, de ce dangereux labyrinthe, et fuyez un dessein si ruineux. Je me reconnais mieux que vous, ne vous figurez de pouvoir à la fin changer mon naturel, je romprai plutôt que de plier, et ne vous plaignez à l'avenir de moi, si à cette heure vous ne croyez ce que je vous en dis.

Ne me tenez jamais pour ce que je suis, dit Galathée, si ce berger n'est amoureux car en voici un commencement qui n'est pas petit. – Il n'en faut point douter, dit Silvie, étant si honnête homme. – Et comment, répliqua Galathée, avez-vous opinion qu'il faille nécessairement aimer pour être tel ? Oui, madame, dit-elle, à ce que j'ai ouï dire ; parce que l'amant ne désire rien davantage que d'être aimé, pour être aimé, il faut qu'il se rende aimable, et ce qui rend aimable est cela même qui rend honnête l'homme. À ce mot Galathée lui donna une lettre qui était un peu mouillée pour la sécher au feu, et cependant elle en prit une autre qui était telle :

Vous ne voulez croire que je vous aime, et désirez que je croie que vous m'aimez ; si je ne vous aime point, que vous profitera la créance que j'aurais de votre affection ? À faire peut-être que cette opinion m'y oblige ? À peine, Céladon, le pourra cette faible considération, si les mérites et les services que j'ai reçus de vous ne l'ont pu encore. Or voyez en quel état sont vos affaires :

je ne veux pas seulement que vous sachiez que je crois que vous m'aimez, mais je veux de plus, que vous soyez assuré que je vous aime, et entre tant d'autres, une seule chose vous en doit rendre certain : si je ne vous aimais point, qui me ferait mépriser le contentement de mes parents ? Si vous considérez combien je leur dois, vous connaîtrez en quelque sorte la qualité de mon amitié, puisque non seulement elle contre-pèse, mais emporte de tant un si grand poids. Et adieu : ne soyez plus incrédule.

En même temps Silvie rapporta la lettre, et Galathée lui dit avec beaucoup de déplaisir qu'il aimait et que de plus il était infiniment aimé, et lui relut la lettre, qui lui touchait fort au cœur, voyant qu'elle avait à forcer une place, où un si fort ennemi était déjà victorieux ; car, par ces lettres, elle jugea que l'humeur de cette bergère n'était pas d'être à moitié maîtresse, mais avec une très absolue puissance, commander à ceux qu'elle daignait recevoir pour siens. Elle fortifia beaucoup ce jugement, quand elle lut la lettre qui avait été séchée ; elle était telle :

Lycidas a dit à ma Phillis que vous étiez aujourd'hui de mauvaise humeur : en suis-je cause, ou vous ? Si c'est moi, c'est sans occasion ; car ne veux-je pas toujours vous aimer, et être aimée de vous ? et ne m'avez-vous mille fois juré que vous ne désiriez que cela pour être content ? Si c'est vous, vous me faites tort, de disposer, sans que je le sache, de ce qui est à moi ; car par la donation que vous m'avez faite et que j'ai reçue, et vous et tout ce qui est de vous m'appartient. Avertissez-m'en donc, et je verrai si je vous en dois donner permission, et cependant je le vous défends.

Avec quel empire, dit alors Galathée, traite cette bergère !
– Elle ne lui fait point de tort, répondit Silvie, puisqu'elle l'en a bien averti dès le commencement. Et sans mentir, si c'est celle que je pense, elle a quelque raison, étant l'une des plus belles, et des plus accomplies personnes que je vis jamais. Elle s'appelle Astrée, et ce qui me le fait juger ainsi, c'est ce mot de Phillis, sachant que les deux bergères sont amies jurées. Et encore, comme je vous dis, que sa beauté soit extrême, toutefois c'est ce qui est en elle de moins aimable, car elle a tant d'autres perfections, que celle-là est la moins apparente.

Ces discours ne servaient qu'à la reblessier davantage, puisqu'ils ne lui découvraient que de plus grandes difficultés en son dessein. Et parce qu'elle ne voulait que Silvie, pour lors, en sût davantage, elle resserra ces papiers, et se mit au lit, non sans une grande compagnie de diverses pensées, entre lesquelles le sommeil se glissa peu à peu.

À peine était-il jour, que le petit Méril sortit de la chambre du berger, qui avait plaint toute la nuit, et que le travail et le mal n'avaient pu assoupir qu'à la venue de l'aurore. Et parce que Galathée lui avait commandé de remarquer particulièrement tout ce que ferait Céladon, et le lui rapporter, il allait lui dire ce qu'il avait appris. À l'heure même Galathée s'étant éveillée, parlait si haut avec Léonide que Méril les oyant heurta à la porte, et se fit ouvrir. Madame, dit-il, de toute cette nuit je n'ai pas dormi, car le pauvre Céladon a failli de mourir, à cause des papiers que vous me prîtes hier ; et parce que je le vis si fort désespéré, je fus contraint pour le remettre un peu, de lui dire que vous les aviez. – Comment, reprit la nymphe, il sait donc que je les ai ? – Oui certes, madame, répond Méril, et m'assure qu'il vous suppliera de les lui rendre, car il les tient trop chers ; et si vous l'eussiez ouï comme moi, je ne crois point qu'il ne vous eût fait pitié. – Hé ! dis-moi, Méril, ajouta la nymphe, entre autres choses,

que disait-il? – Madame, répliqua-t-il, après qu’il se fut enquis si je n’avais point vu ses papiers, et qu’enfin il eut su que vous les aviez, il se tourna comme transporté de l’autre côté, et dit : Or sus, aillent toutes choses au pis qu’elles pourront. Et après avoir demeuré muet quelque temps, et qu’il pensa que je me fusse remis dans le lit, je l’ouïs soupirer assez haut, et puis dire de telles paroles : Astrée, Astrée ! ce bannissement devait-il être la récompense de mes services ? si votre amitié est changée, pourquoi me blâmez-vous pour vous excuser ? si j’ai failli, que ne me dites-vous ma faute ? N’y a-t-il point de justice au Ciel, non plus que de pitié en votre âme ? Hélas ! s’il y en a, que n’en ressens-je quelque faveur, afin que n’ayant pu mourir, comme voulait mon désespoir, je le fasse pour le moins comme le commande la rigueur d’Astrée ? Ah ! rigoureux, pour ne dire cruel, commandement ! qui eût pu en un tel accident prendre autre résolution que celle de la mort ? n’eût-il pas donné signe de peu d’amour, plutôt que de beaucoup de courage ? Et il s’arrêta un peu, puis il reprit ainsi : Mais à quoi, mes traîtres espoirs, m’allez-vous flattant ? est-il possible que vous m’osiez approcher encore ? dites-vous pas qu’elle changera ? Considérez, ennemis de mon repos, quelle apparence il y a que tant de temps écoulé, tant de services et d’affections reconnues, tant de dédains supportés, et d’impossibilités vaincues, ne l’aient pu, et qu’une absence le puisse ? Espérons, espérons plutôt un favorable cercueil de la mort, qu’un favorable repentir d’elle. Après plusieurs semblables discours, il se tut assez longtemps ; mais étant retourné au lit, je l’ouïs peu après recommencer ses plaintes, qu’il a continuées jusqu’au jour, et tout ce que j’en ai pu remarquer, n’a été que des plaintes, qu’il fait contre une Astrée, qu’il accuse de changement et de cruauté.

Si Galathée avait su un peu des affaires de Céladon, par les lettres d’Astrée, elle en apprit tant par le rapport de MÉRIL, que pour son repos, il eût été bon qu’elle en eût été plus ignorante.

Toutefois, en se flattant, elle se figurait que le mépris d'Astrée pourrait lui ouvrir plus aisément le chemin à ce qu'elle désirait. Écolière d'Amour ! qui ne savait qu'Amour ne meurt jamais en un cœur généreux, que la racine n'en soit entièrement arrachée. En cette espérance elle écrivit un billet qu'elle plia sans le cacheter, et le mit entre ceux d'Astrée. Puis donnant le sac à Méril : Tiens, lui dit-elle, Méril, rends ce sac à Céladon, et lui dis que je voudrais lui pouvoir rendre aussi bien tout le contentement qui lui défaut¹. Que s'il se porte bien, et qu'il me veuille voir, dis-lui que je me trouve mal ce matin. Elle disait cela, afin qu'il eût loisir de visiter ses papiers, et de lire celui qu'elle lui écrivait.

Méril s'en alla. Et parce que Léonide était dans un autre lit, elle ne peut voir le sac, ni ouïr la commission qu'elle lui avait donnée, mais soudain qu'il fut dehors, elle l'appela, et la fit mettre dans le lit avec elle ; et après quelques autres propos, elle lui parla de cette sorte : Vous savez, Léonide, ce que je vous dis hier de ce berger, et combien il m'importe qu'il m'aime, ou qu'il ne m'aime pas ; depuis ce temps-là, j'ai su de ses nouvelles plus que je n'eusse voulu. Vous avez ouï ce que Méril m'a rapporté, et ce que Silvie m'a dit des perfections d'Astrée ; si bien, continua-t-elle, que puisque la place est prise, je vois naître une double difficulté à notre entreprise. Toutefois cette heureuse bergère l'a fort offensé, et un cœur généreux souffre malaisément un mépris sans s'en ressentir. – Madame, lui répondit Léonide, d'un côté je voudrais que vous fussiez contente, et de l'autre je suis presque aise de ces incommodités ; car vous vous faites tant de tort, si vous continuez, que je ne sais si vous l'effacerez jamais. Pensez-vous, encore que vous croyiez être ici bien secrète, que l'on ne vienne à savoir cette vie ? et que sera-ce de vous, si elle se découvre ? Le jugement ne vous manqua jamais au reste de

1. *Défaillir*: manquer.

vos actions, est-il possible qu'en cet accident il vous défaille? Que jugeriez-vous d'une autre qui mènerait telle vie? Vous répondrez que vous ne faites point de mal. Ah! madame, il ne suffit pas à une personne de votre qualité d'être exempte du crime, il faut l'être aussi du blâme. Si c'était un homme qui fût digne de vous, je le patienterais; mais encore que Céladon soit des premiers de cette contrée, c'est toutefois un berger, et qui n'est reconnu pour autre. Et cette vaine opinion de bonheur, ou de malheur, pourra-t-elle tant sur vous, qu'elle vous abatte de sorte le courage, que vous veuilliez égaler ces gardeurs de brebis, ces rustiques, et ces demi-sauvages à vous? Pour Dieu, madame, revenez en vous-même, et considérez l'intention dont je profère ces paroles.

Elle eût continué, n'eût été que Galathée tout en colère l'interrompt: Je vous ai dit que je ne voulais point que vous me tinssiez ces discours; je sais à quoi j'en suis résolue, quand je vous en demanderai avis, donnez-le-moi, et une fois pour toutes, ne m'en parlez plus, si vous ne voulez me déplaire. À ce mot elle se tourna de l'autre côté, en telle furie, que Léonide connut bien qu'elle l'avait fort offensée. Aussi n'y a-t-il rien qui touche plus vivement, qu'opposer l'honneur à l'amour: car toutes les raisons d'amour demeurent vaincues, et l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort.

.....

Cependant qu'elles discouraient ainsi, Méril fit son message, et ayant trouvé le berger éveillé, lui donna le bonjour de la part de la nymphe, et lui présenta ses papiers. Ô combien promptement se releva-t-il sur le lit! il fit ouvrir les rideaux et les fenêtres, n'ayant le loisir de se lever, tant il avait de hâte de voir ce qui lui avait coûté tant de regrets. Il ouvre le petit sac, et après l'avoir baisé plusieurs fois: Ô secrétaire, dit-il, de ma vie plus heureuse! comment t'es-tu trouvé entre ces

mains étrangères ? À ce mot il sort toutes les lettres sur le lit, et pour voir s'il en manquait quelqu'une, il les remit en leur rang, selon le temps qu'il les avait reçues, et voyant qu'il restait un billet, il l'ouvre et lut tels mots :

Céladon, je veux que vous sachiez que Galathée vous aime, et que le Ciel a permis le dédain d'Astrée, pour ne vouloir que plus longtemps une bergère possédât ce qu'une nymphe désire. Reconnaissez ce bonheur, et ne le refusez.

L'étonnement du berger fut très grand, toutefois voyant que le petit Méril considérait ses actions, il n'en voulut faire semblant. Les resserrant donc toutes ensemble, et se remettant au lit, il lui demanda qui les lui avait baillées. Je les ai prises, dit-il, dans la toilette de madame, et n'eût été que je désirais de vous ôter de la peine où je vous voyais, je n'eusse osé y aller ; car elle se trouve un peu mal. – Et qui est avec elle ? demanda Céladon. – Les deux nymphes, dit-il, que vous vîtes ici hier, dont l'une est Léonide, nièce d'Adamas, l'autre est Silvie, fille de Déante le glorieux ; et certes elle n'est pas sa fille sans raison, car c'est bien la plus altière en ses façons que l'on puisse voir. Ainsi reçut Céladon le premier avertissement de la bonne volonté de Galathée, car encore qu'il n'y eût chiffre, ni signature au billet qu'il avait reçu, si jugea-t-il bien que cela n'avait point été fait sans qu'elle le sût. Et dès lors il prévint que ce lui serait une surcharge à ses ennuis, et qu'il s'y fallait résoudre.

.....